

LA CROIX

mardi 24 septembre 2024 — Quotidien n° 43029 — 2,90 €

Monde

Dans les hôpitaux de Beyrouth, les blessés très discrets du Hezbollah P. 10

Éco&transition

Génération Tupperware, histoire d'une révolution P. 12-13

Éthique

En Californie, des projets fous pour refroidir la planète P. 20-21

éditorial

Jean-Christophe Ploquin

Imaginer la paix

Emmanuel Macron est intervenu à la Rencontre de Sant'Egidio P. 15

Emmanuel Macron s'envolera ce mardi pour New York. Il rejoindra l'Assemblée générale des Nations unies, occasion annuelle d'affirmer au plus haut niveau la vision de la France sur les crises en cours. Cette année, l'horizon est particulièrement sombre. L'agression russe en Ukraine s'éternise. Israël menace d'embraser le Liban après avoir détruit Gaza. En Afrique, le Sahel, le Soudan, l'est de la République démocratique du Congo restent gangrenés par des conflits sans fin.

Comment penser la paix quand la guerre impose sa logique sur d'innombrables territoires ? Le président de la République a profité dimanche d'une tribune exceptionnelle, la Rencontre internationale de Sant'Egidio, pour y réfléchir à voix haute. Devant plus d'un millier de personnes représentant la diversité religieuse du monde, il a repris à son compte le thème de leurs travaux : « Imaginer la paix », expliquant combien celle-ci est ontologiquement précieuse, car elle est faite de renoncements. L'atteindre ou la consolider exige d'adopter une posture morale choisissant de reconnaître l'autre dans sa dignité et de vouloir coexister avec lui. Mais aussi d'entrer dans une dynamique créatrice permettant d'envisager cette situation pour la transformer en réalité.

Cette aptitude est une nécessité dans le travail diplomatique. Elle est aussi une option que les religions peuvent décider d'endosser. C'est tout le sens de l'action de la communauté de Sant'Egidio, rappelée dimanche par son cofondateur Andrea Riccardi. « Les religions doivent retrouver le sens d'un destin commun », a-t-il souligné. Elles doivent dialoguer « pour ne pas se laisser capturer par les passions de la guerre ». Au nom de la paix, elles aussi sont appelées au compromis et au dépassement.

Indispensables travailleurs sociaux



« La Croix » est allée à la rencontre de travailleurs sociaux qui, malgré les difficultés croissantes, trouvent toujours du sens à leur métier

P. 2-3

Un responsable de l'association Arélia discute avec un résident à Maxéville (Meurthe-et-Moselle), le 19 septembre. Nicolas Leblanc/Item

beyrouth

Annances légales p. 18
Depuis 1983 - ISSN 0242-6656 - Imprimé en France : 2,90 € ; DOM : 3,80 €
Belgique : 3,10 € ; Luxembourg : 3,10 € ; Italie (Rome) : 3,80 € ; Maroc : 39 MAD



M 00140 204 F 2,90 €

La Fédération des acteurs de la solidarité (FAS) organise deux journées consacrées au travail social, les 24 et 25 septembre.

La Croix a rencontré des travailleurs sociaux qui trouvent un sens à leur vie dans leur métier.

Le recours aux « travailleurs pairs », qui ont eux aussi connu des épreuves, se développe.

La passion inaltérable des travailleurs sociaux



Les journées du travail social sont l'occasion de mettre en lumière une profession confrontée à des publics de plus en plus abimés.

Rencontre avec des travailleurs sociaux d'Arélia, association qui propose des solutions de logement aux plus démunis.

Maxéville (Meurthe-et-Moselle)
De notre envoyé spécial

Devant l'un des bâtiments de l'association pour laquelle ils œuvrent, quatre travailleurs sociaux profitent des derniers rayons du soleil avant l'automne. Ils grillent une cigarette, se réchauffent avec leur tasse de café et font le compte rendu des premiers rendez-vous de la matinée. « Café, clope, c'est le cliché du travailleur social », s'amuse l'un d'entre eux. Chaque conversation est entrecoupée d'un « Bonjour, comment ça va ? », à destination des résidents du centre

d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS) tenu par l'association Arélia.

À Maxéville, dans la périphérie de Nancy, le centre accueille près de 130 résidents. « Les personnes accompagnées sont libres d'aller et venir, même si une grande majorité n'a pas d'emploi. La condition de leur hébergement, c'est l'adhésion à un accompagnement et un suivi régulier par un travailleur social référent pour préparer un projet de sortie », expose Perrine Pascutto, 39 ans, travailleuse sociale depuis onze ans chez Arélia, et désormais coordinatrice des projets d'hébergement de l'association. « Ce sont des personnes malmenées par la vie », avance Camille Clasquin, 28 ans, elle aussi travailleuse sociale et nouvelle arrivante dans l'équipe de douze personnes.

Aujourd'hui, un tiers des logements est occupé par des personnes qui sortent de détention. C'est le cas de Youssef, 55 ans. Avant d'aller lui rendre visite, les deux femmes s'équipent de surchaussures. « Dans les logements, les punaises de lit sont un fléau », fait remarquer Perrine. La pause-café a été de courte durée. Les deux travailleuses montent dans les étages du bâtiment. Comme à leur habitude, elles saluent les résidents qu'elles croisent et toquent à la porte de Youssef. Le quinquagénaire se réveille à peine et ouvre poliment. « Ma travailleuse sociale m'aide énormément pour gérer les papiers administratifs », explique Youssef.

Avec elle, on travaille aussi pour retrouver un logement à l'extérieur, car j'ai perdu le mien quand je suis entré en prison. »

Si la discussion avec Youssef se termine par des sourires, le binôme crociera quelques minutes plus tard une résidente âgée – « un peu folle », avoue Perrine – coutumière des invectives. Une entrevue plus évocatrice des conditions habituelles d'exercice du travail social. « La violence verbale est quotidienne, mais on se dit que ce n'est pas contre nous,

« J'ai la conviction que tout le monde a sa chance. Parfois, il suffit d'un petit coup de pouce sur l'administratif pour repartir du bon pied. »

mais plutôt contre l'institution qu'elle s'exprime », relativise Camille qui ne laisse pour autant jamais passer ces incidents.

Aux insultes, s'ajoutent des missions au plus près de corps abimés par l'épreuve de la rue. « Des gens qui paraissent quinze ans de plus que leur vrai âge », résume Jérôme Pariset, responsable des structures d'accueil, d'hébergement et d'insertion chez Arélia et qui « bosse depuis



vingt-cinq ans dans le circuit du social ». Il y a deux ans, les équipes du site de Maxéville ont fait face à une succession de décès par overdose, pendant ou dus à des hémorragies hépatiques. « Quand je suis arrivée en 2013, ma hantise était de découvrir un décès. En 2022, j'ai été confrontée à des morts très difficiles à voir », relate Perrine.

Ce contexte n'a pas effrayé Camille. En prenant ses fonctions dans l'association au début de l'année, elle s'attendait à travailler dans des conditions difficiles. Plus que tout, ce qui la guide au quotidien, c'est une action qui correspond à ses valeurs : « J'ai toujours eu envie d'aller vers les gens isolés. J'ai la conviction que tout le monde a sa chance. Parfois, il suffit d'un petit coup de pouce sur l'administratif pour repartir du bon pied », se persuade la jeune femme.

Les « petites victoires du quotidien » agissent comme un moteur. « Par exemple, réussir à ce qu'un résident alcoolique vienne se soigner, illustre-t-elle. « C'est un mé-

repère

Panorama social en Fr

En 2018, 1,3 million de travailleurs sociaux au service des fragilisés, de ceux protégés à s'émanciper à l'autonomie Direction de l'études, de et des statisti

Neuf professions sont des fems blanc du Haut travail social décembre 202 aussi un vieill des salariés.

Le rapport in sur une « crise systémique » qui peine à se Le HCTS est le nombre de

À Maxéville (Meurthe-et-Moselle), le 19 septembre. Pour Camille, qui travaille pour Arélia depuis le début de l'année, travailler social est « un métier éprouvant, mais je sais pourquoi je me lève le matin ». Nicolas Leblanc/Item



repères

Panorama du travail social en France

En 2018, 1,3 million de travailleurs sociaux exerçaient au service des populations fragilisées, dans un but de les protéger, les aider à s'émanciper et à accéder à l'autonomie, d'après la Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques (Drees).

Neuf professionnels sur dix sont des femmes, selon le livre blanc du Haut Conseil du travail social (HCTS) de décembre 2023, qui observe aussi un vieillissement des salariés.

Le rapport insiste également sur une « crise d'attractivité systémique » dans un secteur qui peine à recruter. Le HCTS estimait à 40 000 le nombre de postes vacants.

« tier éprouvant, mais je sais pourquoi je me lève le matin », poursuit Camille, même si elle confie que les réveils qui suivent des événements indésirables sont toujours plus difficiles. « Heureusement, nous avons la chance d'avoir une équipe très soudée », insiste-t-elle. Bien sûr, il y a des échecs. « Mais ce n'est pas une frustration pour nous, nous savons très bien qu'il ne sera pas possible de sauver tout le monde, alors on s'accroche à nos réussites », assure l'un de ses collègues.

Après les événements de 2022, l'équipe a été renforcée par l'arrivée d'un psychologue. Dans son bureau, Charles-Henry Lelimouzin reçoit des résidents. Cela lui arrive également d'accompagner des membres de l'équipe. « Quand un événement violent survient, cela m'arrive de proposer des moments de debriefing individuel ou collectif, détaille le psychologue. Le premier temps est consacré à l'écoute des travailleurs sociaux pour qu'ils réussissent à mettre des mots sur ce qu'ils ont vu et ressenti. Ensuite, j'essaie de leur expliquer les

mécanismes derrière les troubles des individus et nous réfléchissons ensemble à des stratégies pour essayer de mieux approcher les personnes accompagnées. »

« Nous savons très bien qu'il ne sera pas possible de sauver tout le monde, alors on s'accroche à nos réussites. »

Bien moins sérieux que les conseils délivrés par le psy, le rire est également un remède dont usent les travailleurs sociaux au quotidien. D'une seule voix, Perrine et Camille se justifient : « Heureusement qu'on a la rigolade ! Rire de certaines scènes nous permet de décompresser. » En onze ans, Perrine a eu à gérer des situations loufoques. Comme cette fois où elle tombe sur un des résidents, visiblement très aviné, entière-

ment nu dans la cour du centre. Après avoir parlementé avec la personne en question, elle s'en était allée trouver ses collègues pour raconter ce « cas improbable ». « Ici, c'est la cour des Miracles », s'amuse-t-elle.

Jérôme Pariset parle toujours avec beaucoup d'admiration des travailleurs sociaux qui composent ses équipes. « Ils sont patients, pugnaces et empathiques tout en restant fermes, loue-t-il. Ce n'est jamais évident d'osciller entre ces attitudes. » Armé de nombreuses années d'expérience, le dirigeant associatif assure avoir vu évoluer les populations reçues dans les centres d'hébergement d'Arélia. « Aujourd'hui, nos résidents cumulent les problématiques en matière de troubles psychiatriques et d'addictions. » Cette situation préoccupante ne décourage pourtant pas les travailleurs rencontrés. Tous concèdent qu'ils avaient des opportunités d'embauche dans d'autres secteurs. C'est bien le travail social auprès des plus démunis qu'ils ont choisi.

Hugo Forquès